

son charme, toute sa grâce, tout son pittoresque, toute la bonne et franche cordialité de ses habitants s'y retrouvent. Elle est là tout entière en habits de fête. Ceux mêmes qui croient connaître et aimer leur beau pays, éprouveront, en lisant ces jolies pages, le plaisir d'une découverte et des raisons nouvelles de l'aimer davantage.

Hubert Krains.

LETTRES FRANÇAISES.

Quelques vers, par M. le Comte d'ARSHOT. Bruxelles. Lacomblez.

M. d'Arschot appartient à la catégorie des poètes qui ne se prodiguent pas. Depuis *Le Reflet des Heures*, publié en 1898, il n'avait plus fait paraître aucun volume de vers. Généralement, ce que les écrivains perdent en étendue, ils le gagnent en intensité. C'est le cas pour M. d'Arschot. Dans son nouveau livre, l'intensité est même poussée jusqu'au raffinement. En une centaine de pages, il nous fait, en effet, faire le tour de l'amour et le tour du bonheur.

- « Je n'étais qu'un enfant plein de candeurs craintives ;
- » Je n'aimais que les bois, les champs et les oiseaux,
- » Les fleurs et la douceur des choses fugitives
- » Et le vent qui, le soir, gémit dans les roseaux... »

A cet amour ingénu et candide, succèdent rapidement les grandes passions. La poésie monte de ton, devient plus ardente et plus lyrique :

- » Aimer, c'est rayonner encor plus qu'une étoile !
- « Aimer, c'est oublier tout le peu que nous sommes,
- » Chérir tout ce qui vit, vivre dans tous les hommes ».

Puis le philosophe intervient. A côté du cœur qui veut se griser malgré tout, apparaît l'esprit, qui sait que tout est vain, qui se lamente et qui raille :

- « J'ai semé des œillets : il est venu des ronces ».

L'originalité de l'œuvre de M. d'Arschot est faite de ce dualisme. Ce n'est pas un poète qui a pris une attitude devant la vie. Il l'accepte au contraire telle qu'elle est. Il goûte ses joies avec un délice visible, bien qu'il sache qu'elles sont fragiles, illusoire et courtes. Après avoir exalté la beauté, il la dissèque avec une impassibilité et quelquefois une cruauté baudelairiennes. Cela confère souvent à sa poésie une saveur amère, mais cela la rend aussi très humaine. C'est une âme qui se confesse à la fois avec une hautaine pudeur et beaucoup de sincérité.

Cette sincérité se retrouve dans sa forme. S'il sait accorder sa lyre avec beaucoup d'habileté au ton des sujets qu'il veut traiter, il ne tombe jamais dans la pure virtuosité. En général, il reste toujours maître de sa plume et la guide en artiste :

- « Si j'étais un sculpteur rempli d'habileté,
- » Capable d'exalter dans la pâleur des marbres
- » Et les métaux choisis la sublime Beauté,
- » Je graverais d'abord, sur l'écorce des arbres,

- » Dans tous les coins des bois, ton nom sonore et doux
- » Pour qu'il porte bonheur aux jeunes âmes folles
- » Qui viendront là plus tard se chérir après nous.
- » Ensuite, je ferais, traitant les glaises molles,
- » Des coupes en moulant les globes de tes seins ;
- » Mes vases allongés prendraient leur élégance
- » Aux contours de ta hanche, aux courbes de tes reins,
- » Et tes bras serviraient de modèle à leur anse.
- » Le col de mes flacons imiterait ton cou,
- » Et je les ornerais de flexibles guirlandes,
- » Où le rosier grimant et le liseron fou
- » S'enlaceraient aux fleurs plus modestes des landes,
- » Enfin, quand je voudrais faire œuvre de Beauté,
- » Mon art asservissant la matière rebelle,
- » Je livrerais ton corps à l'immortalité
- » — Et je serais fameux parce que tu fus belle ! »

On voit que M. d'Arschot est plus près des parnassiens que des vers-libristes. C'est toutefois un parnassien sans raideur et très souple. Par le choix judicieux des mots, par la fermeté délicate du vers et la noble cadence de leur rythme, la plupart de ses poèmes évoquent toute la grâce nerveuse des statuettes florentines.

Hubert Krains.

MOUVEMENT WALLON.

Une Université à Tournai. — M. Adolphe HOCQUET a publié récemment dans la *Revue Tournaisienne* (1909, p. 162-164) un article qui ne paraît pas avoir suffisamment retenu l'attention des Wallons.

« Invoquant des intérêts de race, dit notre confrère, Messieurs les flamingants font campagne pour que l'université de Gand devienne une université purement flamande, en ce sens que la langue véhiculaire y serait le néerlandais. Fort bien. L'université de Gand ne gagnerait rien au change ; elle perdrait l'élément wallon et ne retiendrait point davantage les Flamands qui préfèrent la culture française ou qui n'envisagent que le côté utilitaire de cette culture. S'il faut absolument que les exigences flamingantes se réalisent, s'il est nécessaire de découronner une université riche de gloire juvénile, de prospérité croissante et de confiante jeunesse, si on rend en fait l'université de Gand inexistante pour nous Wallons, nous crierons à l'injustice et nous exigerons à notre tour la création d'une université dans la Wallonie occidentale, à Tournai même.

» Il est en Belgique une université pour la partie orientale du pays ; c'est celle de Liège ; le nord en possède une ; elle est établie à Gand ; le centre deux — peu importe qu'elles ne dépendent point directement de l'Etat — elles ont leur siège à Bruxelles et à Louvain ; l'ouest et le sud en sont dépourvus et leurs habitants, s'ils veulent entreprendre des études supérieures, se trouvent dans l'obligation de se rendre qui à Gand, qui à Bruxelles ou à Louvain, qui à Liège. Au reste, quatre

universités pour sept millions d'âmes, cela n'est plus suffisant (nous sommes en état d'infériorité comparativement à certaines nations, la Suisse et la Hollande entre autres) et il importerait davantage de créer une université dans la Belgique occidentale, — le choix de Tournai s'impose dans ce cas — que de changer le caractère de celle de Gand. Au surplus si Tournai n'est pas de nos jours un centre séculaire d'université, ce sont les professeurs et docteurs de Louvain qui en sont cause. Car si Louvain n'avait point traduit sa peur de la concurrence par une opposition intéressée, Tournai serait depuis près de quatre cents ans ville universitaire. »

Notre confrère résume à ce sujet une page curieuse de l'histoire de Tournai, d'où il résulte en effet qu'au début du XVI^e siècle — exactement le 20 juin 1525 — une université fut fondée en cette ville, mais qu'une opposition formidable, partie de Louvain, lui fit une guerre acharnée jusqu'à ce que, malgré les efforts de la municipalité tournaisienne, l'institution fut définitivement condamnée.

« Sans doute, dit l'auteur, une trentaine d'années plus tard, en 1562, le projet d'instituer une université dans une ville des Pays-Bas, en faveur des jeunes gens qui désiraient poursuivre l'étude de la littérature et de la langue françaises, fut réalisé à Douai, mais cela ne fait que fortifier notre prétention. Et si l'université de Gand devient à cause de l'intransigeance des flamingants une université fermée aux Wallons, nous réclamerons à cor et à cri, obstinément, jusqu'au jour où Tournai sera devenu la ville universitaire de la Belgique occidentale. »

NÉCROLOGIE.

Florimond van Duyse.

Nous l'avions rencontré il y a quelques semaines à peine, à une séance du Comité du folklore, au Cinquantenaire, affable et gai comme toujours, quoique déjà souffrant, le teint jaune et mauvais. Il devait faire à l'exposition du folklore une conférence, avec audition, sur la chanson flamande, moi une sur la chanson wallonne; nous avons été, à ce sujet, en correspondance suivie et, dans ses lettres, il se plaignait fréquemment de ses maux. Néanmoins, la nouvelle de sa mort inopinée nous a causé la plus vive, la plus douloureuse surprise.

La disparition de FLORIMOND VAN DUYSSE est pour la musicologie belge une perte des plus sensibles, on peut dire une perte irréparable, comme celle de GEVAERT. Mais dans l'un et l'autre cas, le regret se tempère de cette pensée que de tels hommes ont « fait leur œuvre », plus heureux que tant d'autres talents prématurément fauchés par la mort ou paralysés tout au long d'une existence misérable par les soucis matériels...

VAN DUYSSE était né à Gand, le 4 août 1843, fils du célèbre poète flamand Prudence van Duyse, dont la statue s'élève à Termonde. Il fit ses études de droit et, en 1882, fut nommé auditeur militaire de la Flandre orientale, charge qu'il occupa jusqu'à sa mort. Mais, tandis qu'il fréquentait encore l'Université, il s'adonnait avec ardeur à la musique, à laquelle il pensa même se vouer entièrement; il concourut pour le prix de Rome et obtint un second prix, écrivit ensuite toute une série d'œuvres importantes, drames lyriques, opéras-comiques, cantates et suites d'orchestre. Mais, déjà, il s'occupait de musicologie et, à partir de 1889, il abandonna résolument le domaine de la création pour celui de l'érudition musicale, à laquelle il consacra désormais tous les loisirs que lui laissaient ses occupations juridiques.

L'objet principal de ses travaux fut, on le sait, la chanson flamande. Ce n'est pas ici le lieu de détailler, les éditions de recueils anciens, les nombreux livres ou brochures, études générales ou monographies consacrés par lui aux airs, aux textes, à la métrique, etc., de ces vieilles mélodies, publications qu'il couronna par ce monumental ouvrage, *Het oude nederlandsche lied*, que nous avons analysé ici même dans un article auquel nous renvoyons le lecteur (1). Ce livre peut être considéré comme un véritable modèle du genre, auquel aucun ouvrage similaire, dans n'importe quel pays, ne peut être comparé.

Favorisé par ses connaissances polyglottes, doué de cette ténacité et de cette patience germaniques qu'aucune difficulté ne rebute et qui font poursuivre une enquête jusqu'à ses ultimes conséquences, VAN DUYSSE savait accumuler, sur un point donné, une quantité stupéfiante de renseignements. La chanson flamande avait eu en WILLEMS, en DE COUSSEMAKER, SNELLAERT, BOLs et tant d'autres, ses transpositeurs et ses glossateurs; elle attendait encore son historien et son analyste; des centaines de mélodies restaient ensevelies dans les publications anciennes, un abîme se creusait entre le folklore contemporain et les vieilles chansons des siècles passés. VAN DUYSSE entreprit de le combler, il absorba le sujet dans toute son ampleur et l'épuisa d'un seul coup, redressant les erreurs des enthousiastes de la première heure comme WILLEMS, éclairant mille points obscurs, révélant une imposante unité parmi des éléments qui avaient apparu jusque là sans cohésion dans le temps comme dans l'espace. Et cette vaste érudition n'avait rien de sec ou de froid; elle se trouvait au contraire échauffée constamment dans la pratique contemporaine du même sujet. En effet, le savant sut se faire propagandiste, en composant de charmants arrangements polyphoniques de vieilles mélodies flamandes; il publia, sous les auspices du *Willems-Fonds*, un *Nederlandsch liederboek* qui est un des recueils de chansons flamandes les plus appréciés, il fut enfin une des chevilles ouvrières de cette admirable institution des *liederavond* gantois où, chaque semaine, plusieurs centaines de femmes du peuple, jeunes et vieilles, viennent renouveler les traditions du folklore national.

(1) Ci-dessus, t. XVI, p. 208.

Mais la chanson flamande ne l'occupait pas seule et, plusieurs fois, son attention se tourna vers la chanson française ou wallonne (1). C'est à ce titre, sans aucun doute, — *Wallonia* étant, au demeurant, la seule de nos publications périodiques où l'on s'occupât de recueillir des chansons populaires belges de langue française ou wallonne qu'il fut, dès la première année, abonné à notre revue et qu'il y collabora spontanément à chaque occasion qui s'offrait à son attention. Mais en ce qui concerne la question des langues, il n'en était pas moins un « pointu ».

Lé jour, nous raconte M. O. COLSON, où il m'avait annoncé avec joie avoir enfin trouvé un éditeur pour son grand ouvrage sur la Chanson flamande, j'émis le vœu qu'il publiât également celui-ci en français ou en allemand. Il me répondit que cela lui paraîtrait « une trahison ». Ce qui prouve combien nos luttes linguistiques peuvent déformer les meilleurs esprits.

Cela n'empêchait d'ailleurs pas FLORIMOND VAN DUYSE d'être du commerce le plus agréable par la constante correction de ses procédés, la simplicité de son accueil, sa gravité un peu lourde, ce mélange de naïveté et de profondeur qui est bien flamand, et cette jovialité un peu narquoise par laquelle il était si bien de Gand.

Ernest Closson.

(1) Études sur *Est-ce Mars, le grand Dieu des alarmes ?* (Bulletin de l'Académie de Belgique, t. XXVII et XXXI). *A li sui doues*, chanson de trouvère tournaisien (id. t. XXXII), la *Pernette* (Mélusine, t. VI), la *Marche des Prussiens* (Wallonia, t. XVI), les chansons de Jean de Nivelles (ci-dessus, t. VIII) et autres chansons wallonnes répertoriées par nous dans l'article précité,



Pour les Arbres

Discours prononcé à Esneux le 1^{er} Avril 1909, à l'occasion de la quatrième Fête des Arbres.

Mes binamêyès dgins,

On m'a tcherdjî, comme Wallon, dè fé complumint às braves Esnentwès pol djoû del Fiesses des Àbes, et on a minme trové qui dji n'pwèreus mîs fé qui d'elzî djâser ès nosse bon vî plaîhant lingadje.

Dji m'a lèyi a dire, — pace qui dji so d'cès-là qui s'rissintet chal avou boneûr, chaque annêye, d'esse d'ine lignêye di payîsans.

Di nosse timps, wice qui les ovrîs d'ouhiènes fèt tant djâser d'zels, il est foû bon, à l'ocâsion, dè rinde l'honêur às payîsans, qui sont eune des fwèces dèl nâcion, zels qui fèt frudjî l'terre et qui nos d'nèt dè pan.

Mins il est bon ossu d'elzî rapèler qui, wice qui l'sôrt âye mètou l'homme, qwand ci n'sèreût qu'tot près dèl terre, po foyî et sèmer, chesconk à dès d'vwêrs a rimpli, dès d'vwêrs pus hauts qui l'labor di tos les djoûs.

TRADUCTION

Mes bonnes gens,

On m'a chargé, comme Wallon, de faire compliment aux braves Esneutois pour le jour de la Fête des Arbres, et l'on a même trouvé que je ne pourrais mieux faire que de leur parler en notre bon vieux plaisant langage.

Je me suis laissé convaincre, — parce que je suis de ceux-là qui se ressouvient ici avec bonheur, chaque année, d'être d'une lignée de paysans.

De notre temps, où les ouvriers d'usines font tant parler d'eux, il est souverainement bon, à l'occasion, de rendre honneur aux paysans, qui sont une des forces de la nation, eux qui font fructifier la terre et qui nous donnent du pain.

Mais il est bon aussi de leur rappeler que, en quelque lieu que le sort ait placé l'homme, quand ce ne serait que tout près de la terre, pour bêcher et semer, chacun a des devoirs à remplir, des devoirs plus hauts que le labeur de tous les jours.

Et d'vins les d'vwêrs des payisants, — et di tot homme, d'abôrd, — i n'y a l'ci dè rèspecter s'payis.

Vos autes, braves djins d'Esneux, vos t'nez d'vos pères onk des pus bais boquets di nosse douce Wallonèye, on boquet wice qui, vrêyemint, elle si r'trouve tote ètère.

Vos avez les vâs et les tiêrs, vos avez les âbes et les êwes. Vosse payis est varié comme à sohait. I v'donne àhèyemint, et avou des rawètes, tot çou qu'vos avez mèsâhe po rikfwèrter vosse cwêrps, po rèhandi vos coûr et rèdjouwi vos oûys.

Grâce à lu, vos v'la on p'tit peûpe awoureûs et pâhûle et qui n'dèpind d'personne. Tot à contrâve, des mèyes di djins dèpindèt d'vos : on vint chal a cowêyes po djouwi 'ne gote di vosse boneûr tranquile, et des bêtés di vosse ravigurant décôr.

Nos n'sârîs trop' vis répèter qui vos l'divez-t-inmer, — s'i-ny-aveût mèsâhe di v's el dire tant seûl'mint 'ne fèy.

Mins i-ny-a nin mèsâhe : vos l'vèyez foû voltî : et dj'ennè vou comme prouve qui l'fait' dè ratch'ter vosse Beaumont po l'garanti conte les batiheûs.

Tot fant cisse djesse-là, vos n'vis avez nin seûl'mint anôbli às oûys di tot qui inme vosse binamé viyèdje : vos avez d'né ine

Et parmi les devoirs des paysans, — et de tout homme, du reste, — il y a celui de respecter son pays.

Vous autres, braves gens d'Esneux, vous tenez de vos pères un des plus beaux morceaux de notre douce Wallonie, — un morceau où, vraiment, elle se résume tout entière.

Vous avez les vaux et les monts, vous avez les arbres et les eaux ; votre pays est varié comme à souhait, il vous donne vraiment, et avec du surplus, tout ce dont vous avez besoin pour nourrir votre corps, pour reconforter votre cœur et pour réjouir vos yeux.

Grâce à lui, voilà un petit peuple heureux et tranquille, et qui ne dépend de personne. Au contraire, des milliers de gens dépendent de vous : on vient ici en foule pour jouir un peu de votre bonheur tranquille et des beautés de votre exaltant décor.

Nous ne saurions trop vous répéter que vous devez l'aimer, — s'il était besoin de vous le dire seulement une fois.

Mais il n'y a pas besoin : vous l'aimez par-dessus tout. Et je n'en veux pour preuve que le fait de racheter votre Beaumont pour le garantir contre les bâtisseurs⁽¹⁾.

En faisant ce geste, vous ne vous êtes pas seulement anoblis aux yeux de

(1) Beaumont est une colline aride qui se trouve au N. d'Esneux, et qui appartenait en partie à une commune voisine. Le Conseil communal d'Esneux a décidé à l'unanimité le rachat du terrain et son maintien dans l'état actuel, garantissant ainsi à jamais un site vierge contre les brutalités des bâtisseurs. Quelques enclaves appartenant encore à des habitants, le Conseil a décidé qu'au cas où l'on y voudrait bâtir, il supprimerait alors les chemins

eximpe qu'on r'clam'ret tot avâ l'payis co d'vins des annêyes et des razannêyes !

Dèdjâ tot mèritant qu'on fahe chal li prumière Fiesse des Âbes, et tot d'nant ainsi l'ocâsion dè dire des paroles qui vos tiêrs et vos monts ont fait resdonni djusqu'à coron del Belgique, vos avez bin mèrité del Wallonèye.

Si cisse fiesse s'a fait chal, c'est qu'les âbes î sont innés et respectés.

C'est ossu pace qu'i n'y a mutwè nole cwène dè payis wice qui les âbes sèyèsse mîs k'sèmés chal et la pol plaisir des oûys.

Des âbes, vos 'nn' avez d'totes les sôrts : des cis qui sont à troquêtes et qu'ont l'air dè copiner inte zels tot louquant passer les nûlêyes ; des cis qui sont tot seûs drî les mohones po monter l'gârd conte li plaive : — des cis qui vont à rignilites po lûter conte li vint... Et vos 'nn' avez minme ine armêye, ès bwès dè Fond d'Mari !

Vos 'nn' avez, chal, tant qu'vos volez.

Après çoula, vis fez-ve bin ine idèye di çou qu'c'est qu'ine âbe, divins les viyèdjes la-wice qu'ènnè a wère ?

— Onk di mes pus vigreûs sov'nîrs dè tîmps qu'dj'esteû gamin, c'est on maisse djèyî tot ès fond d'nosse cot'hai.

tous ceux qui aiment votre joli pays : vous avez donné un exemple qu'on rappellera dans tout le pays pendant longtemps.

Déjà, en méritant qu'on fasse ici la première Fête des Arbres et en donnant ainsi occasion de dire des paroles que vos buttes et vos monts ont fait retentir jusqu'au bout de la Belgique, vous avez bien mérité de la Wallonie.

Si cette fête se célèbre ici, c'est que les arbres y sont aimés et respectés.

C'est aussi parce qu'il n'y a peut-être aucun coin du pays où les arbres soient mieux disposés pour le plaisir des yeux.

Des arbres, vous en avez ici de toutes sortes : de ceux qui sont par groupes et qui ont l'air de faire la causette entre eux en regardant passer les nuages ; — de ceux qui sont tout seuls derrière les maisons pour monter la garde contre la pluie ; — de ceux qui sont en rangées pour lutter contre le vent... et vous en avez même une armée, dans le bois du Fond-de-Many.

Vous en avez, ici, tant que vous voulez.

Après cela, vous faites-vous bien une idée de ce que c'est qu'un arbre, dans les villages où il n'y en a guère ?

— Un de mes plus vivants souvenirs du temps où j'étais gamin, c'est un maître noyer tout au fond de notre jardin.

d'aisance qui y conduisent : cette décision a été prise pour satisfaire à la réprobation de l'opinion publique, exaspérée par la mauvaise volonté de quelques personnes. — C'est sans doute la première fois qu'en Belgique une commune rurale sacrifie de beaux deniers et de beaux terrains en invoquant l'esthétique comme raison d'utilité publique.

Dji m'veû co rabressant l'âbe di mes p'tits brès' po sayî dè griper d'ssus. C'esteût eune di mes pus grandes ponnes di n'poleûr î av'ni, ca i m'sonléve, a louki di d'sos, qu'i-ny-aveu là comme on payîs novê, plin d'mistère et d'douceûr.

Li djoû qui dj'av'na al prumîre grosse cohe et qu'dji m'assètcha d'ssus, ci fout ine télé fiesse qui, l'après l'dîner, dji cora tot à coron dè viyèdje amons m'brave vile mâreune po li conter l'novèle.

I m'fala prinde à plusieurs sèyances po nahî d'vins totes les cwènes di ci novê et tranquile payîs.

Dji m'sovins d'l'émôcion qui m'sitrinda qwand dj'î trova on nid !... On nid di dji n'a mây savu quel ouhai, avou deûs' treûs oûs, dè amoûrs di p'tits oûs tètch'lés, mètous so on lét- d'doucès plomes ; on nid d foûr, tinou d'vins des tinres djètons inte-passés onk divins l'aute et atèlés à 'ne cohète, ine vrêye mervèye, si bèle, si bèle, qui dji n'a mây, dispôy adon, avu tant seul'mint l'idèye dè gridjî 'ne seûle niyêye !

— Dji m'sovins fwêrt bin d'tot çoula. Et qui, l'adje vinant p'tite à p'tite, qwand dji fouri pus grand, nosse vi djèyî n'fourit nin aband'né.

Ci djèyî là aveût deûs cohes qui v'nît foûs d'l'âbe si bin eune tot près d'l'aute, qui çoula féve conte li bodje ine assise tote mètowe. Dji m'y assia sovint avou on live, po lére. Mins chaque còp, après on p'tit timps, dji lèyîve toumer m'lîve... et dj'hoûtéve

Je me vois encore embrassant l'arbre de mes petits bras pour tâcher à y grimper. C'était une de mes plus grandes peines que de ne pouvoir y arriver, car il me semblait, à regarder d'en bas, qu'il y avait là comme un pays nouveau, plein de mystère et de douceur.

Le jour où je parvins à la première grosse branche et que je me tirai dessus, ce fut une telle fête que, l'après-midi, je courus tout au bout du village chez ma bonne vieille marraine pour lui conter la nouvelle.

Il m'y fallut prendre à plusieurs séances pour fouiller tous les coins de ce nouveau et tranquille pays.

Je me souviens de l'émotion qui m'étreignit quand j'y trouvai un nid !... Un nid de je n'ai jamais su quel oiseau, avec deux ou trois œufs, des amours de petits œufs tachetés, couchés sur un lit de douces plumes ; un nid de foin, tenu dans de tendres jets entrecroisés l'un dans l'autre et attachés à une branchette, une vraie merveille, si belle, si belle, que je n'ai jamais, depuis lors, eu seulement l'idée de dépouiller un seul nid !

— Je me souviens fort bien de tout cela. Et que, l'âge venant petit à petit, quand je fus plus grand, notre vieux noyer ne fut pas abandonné.

Ce noyer avait deux branches qui sortaient de l'arbre si justement l'une près de l'autre, que cela faisait contre le tronc un siège tout préparé. Je m'y assis souvent avec un livre, pour lire. Mais chaque fois, après un petit temps, je laissais tomber mon livre... et j'écoutais vivre l'arbre. Il me sem-

viquer l'âbe. I m'sonléve qui l'frémih'mint dè foyes, mahi à brutinèdje dè mèyes di p'titès biesses qui rènèt avà l'verdeûr, mi catchîve li batemint d'on coûr...

Et dji n'so nin bin sûr dè n'nin avu quéques fèyes inmè l'âbe comme ine djins.

* * *

Ine aute souv'nir, c'est on tiyou qu'esteût el coûr d'on vwèsin, djusse divant nosse mohone.

Ci tiyou-là, on n'wèsève aller d'vins tant qu'les fleûrs ni fourisse à point. Mins adon, des gamins dè viyèdje estît priyîs à coyèdje : on s'trovève ine hiède di galapias à viker è l'âbe et à fé bacara d'vins les cohes durant 'ne dimèye djournèye, so coleûr dè còper les fleûrs.

Dji m'sovins qu'ine annèye, on m'aveût disfindou d'î aller, pace qui dj'n'aveût qu'dès bonnès hârdès à mète et qu'dji risquéve di m'les disawourer.

Li tintation fourit si fwète qui dj'î alla qwand minme.

Qwand dji rivna, li douce odeûr soucrèye qui dj'aveus èpronté à l'âbe mi trayiha.

— Ah ! gamin, dèrit m'mère, vos avez co stu è tiyou !

— Awè, dèri-dje tot pèneûs... Mins, mame, houmez on pô : dji sins si bon !...

Li brave feume soria magré lèye... et ci fout tot !

blait que le frémissement des feuilles, mêlé au bruit confus des milliers de bestioles qui errent dans la verdure me cachait le battement d'un cœur...

Et je ne suis pas bien sûr de ne pas avoir, quelquefois, aimé l'arbre comme une personne.

* * *

Un autre souvenir, c'est un tilleul qui était dans la cour d'un voisin, juste devant notre maison.

Ce tilleul, on n'osait y aller avant que les fleurs ne fussent à point. Mais alors, des gamins du village étaient invités à la cueillette : on se trouvait une bande de garnements à vivre dans l'arbre et à tapager dans les branches durant une demi-journée, sous couleur de cueillir les fleurs.

Je me souviens qu'une année, on m'avait défendu d'y aller, parce que je n'avais que de bonnes hardes à mettre et que je risquais de les abîmer.

La tentation fut si forte que j'y allai quand même.

Quand je revins, la bonne odeur sucrée que j'avais empruntée à l'arbre me trahit.

— Ah ! gamin, dit ma mère, vous avez été dans le tilleul !

— Oui, dis-je, tout honteux... Mais maman, flairez un peu : je sens si bon !

La brave femme sourit malgré elle... et ce fut tout !

* * *

Qui est-ce don qu'a viké à viyédje et qui n'a nin des hièdes di bons sov'nirs parèyes ?

Ine âbe tot seû, à fond d'on cot'hai, à mitan d'ine coûr, al cwène d'ou tchamp ou al copète d'on tiêr, ine âbe tot seû c'est todis 'ne vrêye mervêye pol ci quel louque avou des oûys d'êfant.

Mins dji sés bin, et vos l'savez co mîs, qu'i-ny-a bécôp des hautès raisons a répèter so les âbes.

Les âbes tos essonle, tos les âbes d'on payîs, on n'saréût fé aut'mint qui d'î vèyî comme on peûpe qu'ouvéurt po nos autes turtos.

Les âbes, ci n'est nin seul'mint l'djôye del tère, c'est çou qui r'tint et qui d'bite les plêves, c'est çou qu'espêche les monts de rêwaler so les vâs. C'est çou qui distile l'air qu'i nos fât po viquer.

On payîs qui n'a pus des âbes est on payîs fini !

— Vola poqwè qu'i fât planter des âbes.

Et c'est poqwè qui l'ci qui plante ine âbe n'ouveûre nin seul'mint por lu et po s'famille, mins qu'il oveûre po tot s'payîs.

* * *

Ciètes, li ci qui plante ine âbe ni va nin piède si tîmps a tûser a tant des grandès affaires di savants.

* * *

Qui donc a vécu au village et n'a point nombre de bons souvenirs semblables ?

Un arbre tout seul, au fond d'un jardin, au milieu d'une cour, au coin d'un champ ou au haut d'une butte, un arbre isolé est toujours une vraie merveille pour celui qui le regarde avec des yeux d'enfant.

Mais je sais bien, et vous le savez encore mieux, qu'il y a beaucoup de hauts arguments à répéter au sujet des arbres.

Tous les arbres ensemble, tous les arbres d'un pays, on ne saurait faire autrement que d'y voir un peuple qui travaille pour nous tous.

Les arbres, ce n'est pas seulement la joie de la terre, c'est ce qui retient et qui débite les eaux, c'est ce qui empêche les monts de s'égaliser avec les vallées, c'est ce qui purifie l'air indispensable à la vie.

Un pays qui n'a plus d'arbres est un pays fini !

— Voilà pourquoi il faut aimer les arbres.

Et c'est pour cela que celui qui plante un arbre ne travaille pas seulement pour lui et pour sa famille, mais qu'il travaille pour tout son pays.

* * *

Certes, celui qui plante un arbre ne va pas perdre son temps à songer à tant de grandes choses savantes.

Portant, so l'trêvins qu'il est la à foyî po fé s'trò, si s'rihape ine miyète tot s'asoyant so s'pâle avou les oûys à lon, — i n'a qu'a s'lèyî aler po qu'i li vinse tot l'minme quéquès idèyes è s'tiesse, — pâr s'i tûse a l'av'nir di ci p'tit boquet d'bwès qu'est la al terre et qui ratind.

Après tot, on djône âbe, c'est comme on djône êfant : i li fât tchûsi s'plèce et prinde mèye précaucions. Et 'ne fêye qu'il est planté, c'est l'noûri qu'i fât fé, et li d'ner d'l'êwe si c'est qui l'êr ène î mèskeût.

L'an d'après, à bon tîmps, on ratind ses prumîrès foyes, comme on ratind les prumîs mots de p'tit gnègnè qui l'mère ac'live.

On sût leû crêhince d'a tos les deûs avou l'minme oûy curieûs, et on les aide avou l'minme coûr di père. On qwîre les fâs djêtons comme les mâlès manîres ; on donne on gadot à gamin et on stipe al djône plante.

— Enfin volla foû sogne ; il a falou de tîmps. Quéque fêye, l'êfant est dèdjâ homme qui l'âbe n'a co rin d'né. Portant il est d'dja grand-z-fwèrt, et les oûhès li ont dèdjâ apwèrté leûs grusinèdjes d'amour.

Es l'osté, si djône ombè sèrèt pol pauve grand-père li frisse raitrait qui mâquéve à ses vîs ohès. Âtou d'lu les êfants f'ront leûs danses tot répètant leûs p'tits nozès respleûs.

A l'ârîre-saison, après 'ne djournêye di fwèrt ovèrdje às tchamps, on îret d'zos s'fouyèdje copiner treûs qwârts d'heure...

— Avou l'tîmps, vo-chal qu'on bê djoû l'âbe pwète fleur, et puis

Pourtant, dans le temps qu'il est là à bêcher pour faire son trou, s'il se repose un peu en s'appuyant sur sa bêche, avec les yeux au loin, — il n'a qu'à se laisser aller pour qu'il lui vienne tout de même quelques pensées dans la tête, — surtout s'il songe à l'avenir de ce petit bout de bois qui est là par terre et qui attend.

Au fait, un jeune arbre, c'est comme un jeune enfant : il faut lui choisir sa place et prendre mille précautions. Et une fois qu'il est planté, il s'agira de le nourrir, de lui donner de l'eau si le ciel lui en refuse.

L'an d'après, au bon temps, on attend ses premières feuilles, comme on attend les premiers mots du mioche que la mère élève.

On suit leur croissance à tous deux du même œil curieux, et on les aide avec le même cœur de père. On cherche les faux jets comme les mauvaises manières ; on donne un chariot au poupon et un tuteur au jeune arbre.

— Enfin le voilà hors de danger : il a fallu du temps. Parfois, l'enfant est déjà homme que l'arbre n'a encore rien donné. Pourtant il est déjà grand et fort, et les oiseaux lui ont déjà apporté leurs petits chants d'amour.

En été, sa jeune ombre sera pour le pauvre grand-père le frais asile qui manquait à ses vieux os. Autour de lui, les enfants feront leurs danses en répétant leurs gentils refrains.

A l'arrièrè-saison, après une journée de dur ouvrage aux champs, on ira sous son feuillage causer trois quarts d'heure...

— Avec le temps, voici qu'un beau jour l'arbre porté fleurs et puis fruits.

frut. Il est a c'ste heure ès s'plinte fwèce. Li ci qu'l'aveût planté n'est pus là po 'nnè djouwi; on r'sondje à la quéquefèye tot louquant l'âbe, et on répète : C'est vosse pauvre père, vèyez-ve, mi fi, qu'l'aveût planté par on bê djoû qu'i féve si bon...

Pus târd, c'est co todis d'zos l'âbe, conte li bodje, al vesprêye, qui l'djône fèye amoureuse âret ses prumîs rendez-vous. Et bin longtimp li djône marié dirè : Avis-gne bon là d'zos l'âbe ? Vis sov'nez-ve, binamêye ?...

— Et ainsi l'âbe ramass'ret tot dè long di s'vèye les sov'nirs di tote ine famille.

Tot l'louquant, chaque djins del mohone si rapins'ret 'ne saqwè d'doûs di d'vins l'timps...

Et co bin des annêyes, l'âbe donret, avou l'minme agrès, si ombe, ses fleûrs, ses fruts, pol l'djôye et l'doûceûr di turtos.

Et dismêtant, des flouhes di djins âront passé al dilongue dèl hâye et s'âront aresté eune après l'aute po-z-admirer si bêté frémihante...

* * *

... Vola çou qu'i veût d'avant ses oûys, çou qu'i veût è l'av'nir, li ci qui plante ine âbe !

Et s'il est l'mons dè monde sincieux, i s'diret 'ne saqwè d'pus et qui passe tot çoulà.

Hoûtez !

Il est à présent dans sa pleine force. Celui qui l'avait planté n'est plus là pour en jouir ; on songe à lui parfois en regardant l'arbre, et l'on répète : C'est votre pauvre père, voyez-vous, mon fils, qui l'avait planté par un beau jour qu'il faisait si bon...

Plus tard, c'est encore sous l'arbre, contre le tronc, à la vesprée, que la jeune fille amoureuse aura ses premiers rendez-vous. Et bien longtemps le jeune marié dira : Etions-nous heureux, là, sous l'arbre ? Vous souvenez-vous, ma bien-aimée ?...

— Et ainsi l'arbre recueille tout le long de sa vie les souvenirs de toute une famille.

En le regardant, chaque personne de la maison se rappellera quelque chose de doux du temps passé...

Et encore bien des années, l'arbre donnera, avec le même bonheur, son ombre, ses fleurs, ses fruits, pour la joie et la douceur de tous.

Et cependant, une foule de personnes auront passé le long de la haie et se seront arrêtés l'un après l'autre pour admirer sa beauté frémissante..

* * *

— Voilà ce qu'il voit devant les yeux, ce qu'il voit dans l'avenir, celui qui plante un arbre.

Et s'il est le moins du monde instruit, il se dira une chose de plus, et qui dépasse tout cela.

Ecoutez !

— Li ci qui sème veûret l'annèye d'après çou qui l'grain li a polou d'ner. Al vole il âret si r'compinse.

Li ci qui plante ine âbe ni ratind rin por lu : il oûveûr po les djins d'ine aute coûsse. Ses èfants veûront l'âbe flori, ses p'tits-èfants âront les fruts — après qu'lu-minme âret passé.

Si l'ci qui sème a dreût à nosse merci, qui d'vret-on dire à ci qui plante ine âbe ?

A cisse qu'est ce là, vos respondrez, mes bravès djins d'Esneux.

Et rin qui d'î tûser 'ne miète, vos saisissez l'raison poqwè qu'on v'fait l'honeûr si grand d'avu r'haussi divins l'esprit d'tot l'monde li djèsse si simpe dè mète ine âbe è tère !

OSCAR COLSON.

— Celui qui sème verra l'année qui vient ce que le grain a pu lui donner. Tout de suite il aura sa récompense.

Celui qui plante un arbre n'attend rien pour lui : il travaille pour les gens d'un autre cours. Ses enfants verront l'arbre fleurir, ses petits-enfants auront les fruits, — après que lui-même aura passé.

Si celui qui sème a droit à notre merci, que devra-t-on dire à celui qui plante un arbre ?

A cette question-là, vous répondrez, mes braves gens d'Esneux.

Et rien que d'y songer un peu, vous saisissez le motif pour lequel on vous fait si grandement honneur d'avoir exalté dans l'esprit public le geste si simple de mettre un arbre en terre !





Les Lumerotes

Croyances du pays de Thuin

Un peu au Sud de Thuin, dans ce coin du Hainaut où la Sambre et les quelques rivelettes qui se joignent à elle coulent dans de frais et verdoyants paysages, vous verrez au bout d'une longue route solitaire bordée de peupliers, se découper sur le ciel clair le clocher d'une église de village, et, tout autour, quelques fermes, quelques vieilles maisons de paysans, que le confort moderne a respectées, et qui gardent jalousement les énormes solives de leurs plafonds, les carrelages rouges du sol, et leur vaste cheminée au manteau de bois : c'est Thuillies, une ravissante petite localité exclusivement agricole, que ne profane aucune fumée d'usine et que la Biesme traverse, pas plus large qu'un large ruisseau, mais dont l'eau claire, limpide et ruisselante sur un fond de cailloux coule, vers le milieu du village, sous un vieux petit pont de bois, pittoresque à souhait. Les progrès de l'instruction n'ont guère pénétré dans le joli village, où l'âcre et saine odeur des fermes vous arrive en effluves, dès que vous y pénétrez ; et les anciennes croyances et les vieilles superstitions s'obstinent encore dans l'âme simple et fruste des paysans de là-bas. Le soir, quand les vaches sont rentrées à l'étable et que la journée est finie, il faudrait les entendre conter, les effrayantes et merveilleuses histoires de revenants, de fantômes, d'âmes errantes ; toute une magie et toute une sorcellerie moyenâgeuse ont subsisté, à travers une obscure hérédité, dans l'esprit demeuré inculte de tous ces braves gens.

Il y a quelque cinquante ans, une croyance populaire, ancrée dans l'âme de ces villageois, faisait le thème de leurs meilleurs contes de sorcellerie — contes pour nous, bien entendu ; pour eux, vérités d'évangile ! Ils croyaient aux *lumerotes*. Pendant plusieurs

soirs d'hiver, alors que certains d'entre eux revenaient solitairement au logis, le long de la rivière, ils avaient vu soudain, sur l'autre rive, surgir du sol une sorte de lueur faible et mystérieuse, qui se mettait à les accompagner, en se tenant à mi-distance entre la Biesme et eux, puis disparaissant dès l'arrivée au logis. Comme le fait s'était reproduit à différentes reprises et que plusieurs hommes en avaient été témoins, la légende se répandit bientôt d'une *lumerote*, sorcière hantant le village, dont l'angoissant mystère empêcha les plus vaillants de sortir de chez eux, la nuit tombée ; car plus d'une fois, la mauvaise lueur avait essayé d'entraîner ses victimes dans de fausses directions, voulant sans doute les emmener en de solitaires et effrayants coins de campagne, où devaient se tenir d'épouvantables sabbats....

Cependant, quelqu'un se refusait à croire à l'existence de la *lumerote* et surtout à la signification que les esprits facilement impressionnables de ses concitoyens lui prêtaient : c'était mon arrière-grand-père, homme déjà vieux, intelligent et d'une instruction bien développée pour l'époque. Un jour il sortit de chez lui, à la recherche de la *lumerote* ; la nuit était épaisse et noire, aucune étoile ne clignotait là-haut, et la lune boudait : mon arrière-grand-père s'en alla bravement, le long de la Biesme.

Soudain, il demeure interdit : au fond de lui-même, il a bien cru que cette lueur était le fruit d'imaginations trop enclines à voir partout du surnaturel, et voici que, lentement, de l'autre côté de l'eau, monte du sol une lumière pâle, qui s'élève insensiblement à hauteur d'homme, puis se met à marcher en même temps que lui, s'arrête au même moment, et se remet à le guider, dirait-on, dès qu'il reprend sa route. Mais loin de l'intimider, le mystère de cette lueur l'excite ; il sent vaguement un piège, une farce, — et pourtant ?

Tout à coup, on arrive au petit pont de bois. Le vieillard fait mine de continuer son chemin ; puis il se ravise, en deux rapides enjambées traverse le pont, — et voit devant lui un gaillard qui tient, au bout d'une perche, une sorte de lanterne voilée, ne répandant qu'une lumière pâlie !

Pris en flagrant délit, le mauvais farceur expliqua qu'il s'amusa ainsi, depuis plusieurs hivers, à suivre les plus peureux et les plus crédules des villageois ; les pieds dans des chaussons, étouffant le bruit de ses pas, il projetait devant les yeux effrayés des retardataires cette sinistre lueur, tandis qu'à la faveur des

nuits sombres et sans lune, il marchait lui-même à quelques pas d'eux sans que personne l'eût jamais découvert....

Thuillies cessa donc de croire à la *lumerote*, et l'épouvante qu'elle avait répandue parmi les grands et les petits fit place, peut-être, à une secrète déception : les mystères éclaircis répugnent à certaines âmes simples, qui ont le culte du merveilleux et de l'inconnaissable ; et d'ailleurs d'autres légendes bientôt remplacèrent la légende de la *lumerote*, qui avait enrichi, durant quelques hivers, le folklore du pays de Thuin....

ROSA THIRY.



Les Revenants

V.

1. Les revenants de Bethaumont.

...Gilles [le facteur rural] se recueillit un instant, le temps de mettre de l'ordre dans sa mémoire, tira quelques bonnes bouffées et dit avec un léger trémolo dans la voix :

Autrefois, un château-fort se dressait sur Bethaumont [près de Dochamps]. Les seigneurs de ce château, hommes peu tendres, avaient fait élever une potence non loin de là, sur le Couray : ils y accrochaient tous ceux, nobles ou vilains, qui n'avaient pas l'heur de leur plaire.

Vers le XVII^e siècle, le castel fut détruit en même temps que l'église du village de Dochamps ; depuis lors, la vallée tout entière est hantée.

Vous avez remarqué tantôt les deux étangs, bordés de marécages : ce sont les derniers restes des propriétés seigneuriales. Certains soirs, par les nuits sans lune, il s'en échappe des lumières qui errent jusqu'à l'aube dans le vallon. Tantôt, flambeaux de quelque invisible procession, elles descendent et remontent, à la file, le cours du ruisseau ; tantôt elles s'obstinent à suivre, des heures durant, le sentier où nous sommes, disparaissent soudain et renaissent, dispersées, dans tous les coins du taillis. Aux approches du matin, elles s'évanouissent dans les eaux noires des rivières. Des bûcherons les ont suivies et se sont égarés. Les enfants du village s'amusaient autrefois à les voir de loin peupler l'obscurité.

À l'endroit où fut le château, s'allume, plusieurs fois l'année, un brasier dont les lueurs phosphorescentes illuminent les futaies voisines. Des braconniers ont vu des formes humaines s'agiter dans ces flammes qui ne laissent aucune trace.

Mais tout ça n'est rien encore. On pourrait vous dire à Dochamps qu'un étranger traversant, par hasard, ce lieu ensorcelé, a vu des fantômes blancs sortir du sein des eaux et l'escorter jusqu'à la croix qui m'a remémoré ces récits.

Une autre fois, — la paroisse de Freyneux n'existe que depuis peu, — le desservant de la cure de Dochamps, un saint prêtre à cheveux blancs, avait été appelé à Lamormenil au chevet d'un moribond. Accompagné de son sacristain, il s'en revenait en pleine nuit.

Le bon curé égrenait son rosaire tout en marchant et les deux voix, l'une plus mâle, l'autre très douce, faisaient entendre dans les ténèbres la musique monotone des *Ave*.

Chose étrange ! Deux fois, le vieillard avait répété sa prière sans que son compagnon semblât l'entendre. « Allons, François : *Sainte Marie... ?* » fit le prêtre un peu plus haut.

— Entendez-vous, Monsieur le curé ? répliqua alors le sacristain.

Ils écoutèrent. Au fond du ravin, des cris, des chants montaient vers eux.

— Avançons, commanda le curé. Des attardés de la foire, assurément, que nous rencontrerons bientôt.

Et les *Ave* défilèrent de nouveau. Mais notre sacristain n'entendait plus que d'une oreille, et encore ! Il prenait le *Pater* pour l'*Ave*, puis oublia totalement de répondre.

Plus ils descendaient, plus les voix s'élevaient. Maintenant, une teinte rougeâtre se dégagait de la gorge sauvage.

Une sueur froide inondait le visage du paysan, tandis que le curé continuait sa prière à voix basse.

Au dernier détour du chemin, un spectacle terrifiant les cloua sur place. Dans un retraits des rochers, des hommes décharnés, à la figure empreinte d'une indicible tristesse, étaient assis autour d'une table de pierre. Des flammes les entouraient et glissaient en serpents de feu jusqu'au sommet des hêtres et des sapins sans rien consumer. Des voix, n'ayant rien d'humain, graves, aiguës, désespérées, surgissaient de partout et se fondaient en clameurs retentissantes.

Le sacristain flageolait sur ses jambes et n'osait avancer. Le premier moment de stupeur passé, l'autre le poussa en avant :

— *Rote et n'dis rin !* (« Marche et ne dis rien ! »)

Ils passèrent sans encombre.

Quand, rompus de fatigue et de frayeur, ils arrivèrent au village, le soleil luisait depuis longtemps...

Louis BANNEUX : *L'Ame des Humbles*, 1^{re} série.
Brux. Lebègue, 1909. In-4°, p. 7 à 9.

2. Les amoureux de Bérisménil.

Il existait autrefois à Bérisménil et à Samrée, deux châteaux habités par deux seigneurs qu'unissait une étroite amitié. Une discussion survenue à la chasse à propos d'une pièce de gibier, vint brusquement interrompre leurs bons rapports. Le motif n'était pas bien grave ; mais de nouvelles occasions de conflit surgirent, et une rupture, qui jusque là n'avait pas exclu toute idée de réconciliation, fit place désormais à une haine mortelle.

Le seigneur de Samrée avait un fils, le seigneur de Bérisménil avait une fille. Au temps de leur concorde, les deux pères avaient souvent parlé de marier ces enfants, dès que leur âge le permettrait, et de resserrer par une alliance de famille les liens qui les unissaient eux-mêmes. Une fois brouillés, ils avaient abandonné ces projets, au grand chagrin des jeunes gens, qui les prenaient fort au sérieux ; au grand chagrin surtout de la jeune châtelaine de Bérisménil, à qui son père voulait faire épouser un fils du comte de La Roche, afin de rendre la réconciliation toujours plus impossible.

Pendant plusieurs mois, la jeune fille parvint, sous divers prétextes, à écarter l'union dont on la menaçait. Enfin le père, fatigué de ces délais, lui enjoignit de se préparer à épouser l'homme qu'il lui destinait.

Résignée à son sort, elle se promenait un jour mélancoliquement au-dessus d'une de ces côtes élevées qui forment la vallée de l'Ourthe, quand sa monture, effrayée par le sifflement d'une couleuvre qu'elle avait froissée, s'emporte et dirige ses pas vers un précipice, au fond duquel tous deux ne seraient arrivés qu'en lambeaux.

Cette course furieuse allait avoir pour terme une horrible catastrophe. Tout-à-coup apparaît un beau jeune homme, qui saisit d'une main vigoureuse la tête du cheval et l'arrête court à deux pas du précipice.

C'était le fils du seigneur de Samrée, qui, jusqu'alors, n'avait pu parvenir à revoir sa fiancée d'autrefois.

Effectuée dans des circonstances aussi dramatiques, la rencontre